

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 33

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224738>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Ah ça ! mais, ce n'est pas le mien !... Si, pourtant !... Angélique ! Comment diable l'avez-vous lavé ?... Mais qu'est-ce que vous avez donc fait, ma fille ?

— Mais, m'sieu Haudiat ; ce n'est pas ma faute. C'est l'étoffe, faut croire... Un mauvais coutil qui ne peut se mouiller sans retourner chez le marchand !

— Laissez donc ! Il était très bon, ce coutil ! C'est votre eau de javelle. Je vous l'avais bien dit !

— Je n'en ai pas mis, d'eau de javelle, pas une goutte, m'sieu Haudiat !

— Taisez-vous donc ! C'est une infection ! On ne sent que ça !

— Oh ! peut-on dire ! Je vous jure...

— Et au moment de monter en wagon !... Ah ! c'est gentil ! tout a fait réussi ! Ah ! oui, oui !

* * *

Une autre fois, dans ce même hôtel du *Grand Monarque*, arrive par le dernier train un voyageur connu pour son caractère irascible, le père Tourteau, représentant d'une maison de toile de Cholet. Il était très fatigué, le père Tourteau, éreinté par son travail de la journée et par plusieurs mauvaises nuits passées soit en chemin de fer, soit dans d'affreuses couchettes d'auberges.

— Ah ! il me tardait d'être chez vous, monsieur Bertel, dit-il au patron. Est-ce que le n° 12 bis est vacant ?

— Oui, monsieur Tourteau, je puis vous le donner.

— Eh bien ! c'est cela, donnez-le moi. Je me rappelle que le lit est excellent ; j'y ai couché la dernière fois... Et j'ai hâte de m'y étendre ! Ah ! nom de d'la ! Vous ne me verrez pas demain avant dix heures, je vous en donne ma parole !

Barastol, qui se disposait à monter dans sa chambre, saisit ces paroles au passage, et le lendemain, dès six heures, il s'en va heurter à la porte du n° 12 bis.

— Qui est là ? crie le père Tourteau éveillé en sursaut.

— C'est le coiffeur ! répond Barastol d'une voix de fausset.

— Qui ?

— Le coiffeur, monsieur.

— Mais je n'ai pas besoin de vous ! Je ne vous ai pas demandé ! On ne vient pas comme ça réveiller les gens au hasard... Espèce d'idiot !

Une demi-heure après, comme le père Tourteau commençait à se rendormir, un nouveau violent toc-toc retentit à sa porte.

— Qui est là donc ?

— Le coiffeur, monsieur.

— Mais fichez-moi donc la paix. Je vous ai dit que je n'avais pas besoin de vous ! Au lieu de me laisser dormir !

Une autre demi-heure s'écoule, et alors Barastol va trouver un figaro de l'endroit, un jeune artiste capillaire renommé pour avoir la tête très près du bonnet, et le prie de vouloir bien se rendre au *Grand Monarque*, chambre n° 12 bis, pour une taille de cheveux et une coupe de barbe.

— Mon camarade est peut-être encore au lit. Il a l'oreille dure, ajoute-t-il ; aussi ne craignez pas de cogner fort à la porte. Allez-y bravement, à coup de poing, ou avec le talon de votre soulier.

Cette fois, lorsque le père Tourteau fut arraché à sa nouvelle tentative de sommeil par le bacchanal qui ébranlait toute sa cloison, lorsqu'il ouït la sempiternelle et goguenarde réponse : « C'est le coiffeur, monsieur ! » il s'élança à bas de son lit, en jurant comme un possédé, ouvrit sa porte toute grande et d'un seul coup, et tomba à bras raccourcis sur l'infortuné petit barbier. Celui-ci, le premier moment de stupeur passé, se mit à riposter vaillamment, sacrant et criant, lui aussi, traitant son adversaire de vieux fou, de lâche, d'assassin, de misérable... Pendant ce temps, Barastol, qui prenait place

dans l'autobus de l'hôtel, prêt à partir pour la gare, disait, en serrant la main du patron :

— Allez donc voir un peu ce qu'ils font là-haut, monsieur Bertel... Je gage que c'est encore cet animal de père Tourteau... Il a le caractère si mal fait ! Et pas de mémoire ! Il ne se rappelle peut-être plus qu'il a demandé le coiffeur. Et puis il ne peut jamais se laisser raser tranquillement, ce type-là !

Albert Cim.

Chez le médecin. — Un client, fatigué de faire antichambre, appelle le domestique :

— Mon ami, allez dire à votre maître que s'il ne me reçoit pas dans cinq minutes, je suis guéri !

LACONISME FATAL

 A philosophie horométrique, inventée par M. Courteybonne, le célèbre membre de l'Institut, peut se résumer en cette formule : « La sagesse est de savoir compter les heures au cadran de la vie. Cela permet de mieux les utiliser. »

M. Courteybonne passe pour un de ces rares hommes qui sachent mettre d'accord leurs actes avec leurs théories. Pour lui plus que pour tout autre, le temps est précieux.

Jugeant qu'il peut économiser par jour un nombre très appréciable de minutes par le simple fait de l'emploi, dans la conversation, de formules laconiques, il en est arrivé à tout simplifier : les phrases et les mots même.

Son valet de chambre que cette manie agaçait, s'étant séparé du philosophe, M. Courteybonne dut en prendre un autre pour le remplacer.

Quand le nouveau serviteur entra en fonctions, M. Courteybonne crut devoir se départir de sa règle le conduite, pour lui faire certaines recommandations d'ordre général.

— Votre nom ? lui demanda-t-il.

— Théodule.

— Je vous appellerai : Thé.

— Bien, monsieur.

— Sur ce, écoutez-moi... Je vais aujourd'hui, contre mon habitude, vous parler très longuement... Une fois n'est pas coutume ; et puis, c'est absolument nécessaire pour la simplification de votre service... Lorsque je vous dirai : « Thé, mon rasoir », il faudra comprendre que vous aurez à m'apporter en même temps mon blaireau, mon plat à barbe, ma poudre de savon, mon cuir, un broc d'eau chaude et une ou deux serviettes... Vous saisissez ?... Bien ; c'est parfait... Prenons maintenant un autre exemple. Si je vous commande : « Thé, ma côtelette. » cela signifiera que j'ai envie de déjeuner avec tout ce que la cuisinière a eu l'idée de préparer pour moi... Et quand vous entendrez : « Thé, mon potage, » vous n'aurez qu'à vous hâter de me servir à dîner... Un dernier exemple pour vous pénétrer mieux de ma méthode. Si je m'exclame : « Thé, ma pipe ! » cela veut dire que vous aurez à disposer sur ma table de travail, ma pipe d'abord, cela va de soi, puis des allumettes, un pot de tabac, des cigares, des cigarettes, un cendrier et une boîte de pastilles de cachou... Mais, je vois que vous avez compris ; je m'arrête donc. Allez, mon ami, et n'oubliez point ce que je viens de vous dire !

Ayant ainsi parlé, M. Courteybonne congédia de la main son domestique, se tut, et se renversa dans son fauteuil pour y somnoler, car il se trouvait fort épuisé par ce violent effort, cette incontinence oratoire.

Durant quinze jours, le philosophe horométrique n'eut qu'à se louer du zèle et de l'intelligence de son nouveau valet de chambre. Il s'applaudissait de l'avoir pris à son service.

Le matin du seizième jour, en se réveillant selon son habitude, à neuf heures moins une, pour se lever à neuf heures trois, M. Courteybonne se sentit mal en point : courbature des reins, membres ankylosés, frissons de fièvre, névralgie.

Il s'effraya.

Le savant sonna donc son domestique et dit simplement :

— Thé, vite, mon médecin !

Théodule tourna les talons et s'en fut, hâtivement, pour exécuter cet ordre.

A midi, Théodule n'était point encore rentré à la maison, et le médecin qui, pourtant, habitait en face ne s'était pas présenté.

Trois heures après il en était de même.

Quoique patient de son naturel, M. Courteybonne commençait à s'irriter.

Enfin, vers cinq heures du soir, Théodule, tout essoufflé, entra dans la chambre du membre de l'Institut.

Sans se répandre en vains reproches, celui-ci se contenta de montrer de l'index le cadran de l'horloge en face de son lit.

— Que Monsieur me pardonne si je l'ai fait attendre ! s'écria le valet de chambre qui percevait la colère de son maître... Mais, je n'ai pourtant pas perdu de temps !... Je suis d'abord allé chercher le médecin, comme Monsieur me l'avait dit... puis un chirurgien, dans le cas où monsieur aurait besoin d'une opération... puis une garde-malade, pour la nuit... ensuite le notaire, afin que Monsieur puisse faire son testament... et enfin, il a fallu que je passe à l'entreprise des Pompes funèbres, pour que Monsieur explique à un des employés dans quelle classe il veut être enterré. Les cinq personnes sont là, monsieur, derrière la porte ; je les ai amenées avec moi... Faut-il les faire entrer ?

Mais ce pauvre M. Courteybonne n'eut garde de répondre.

Absolument stupéfait de voir ses théories philosophiques aussi ridiculement appliquées, l'illustre savant fut pris d'une syncope et mourut à l'instant même où Thé finissait ses explications.

La pendule en face du lit marquait exactement 5 heures, 17 minutes, 33 secondes.

G. Guy-Tong.

Logique. — En jouant, le petit Paul s'est donné au front un coup dont la place noircit à vue d'œil.

— C'est moi, s'écrie-t-il, qui ne voudrais pas être nègre ! Ça fait déjà si mal d'avoir un tout petit bout de peau noire...

LE CHIEN TÉLÉPHONISTE

 N journal scientifique d'Ecosse rapporte l'histoire suivante :

Le caissier de la Banque nationale, à Anstruther, dans le comté de Fife, laissa un soir, par inadvertance, son chien à la banque. Il se trouvait déjà à une distance de plusieurs kilomètres, quand il pensa à son toutou.

Poussé par une inspiration subite, il se rendit au premier bureau téléphonique, à Pittenwum, et se mit en communication avec la banque d'Anstruther.

— Allô, allô ! Est-ce que mon chien Black n'est pas resté au bureau ?

— Oui, il est encore ici.

— All right ! Mettez-le en communication avec moi.

On approcha le tuyau acoustique de l'oreille du chien. Le maître siffla, héla le toutou :

— Come here, Black ! come here !

L'intelligent animal jappa, gratta contre la porte, se fit ouvrir et se précipita dans la rue. Une demi-heure après, il avait rejoint son maître.

La Patrie Suisse. — On trouvera dans « La Patrie Suisse » du 6 août des actualités particulièrement intéressantes : nombreuses vues du camp national des éclaireurs à Genève, inauguration des nouveaux bains des Pâquis, du nouvel arsenal de Bulle, grand prix suisse motocycliste, championnat suisse de force, matchs de la coupe Davis à Paris, meeting d'aviation de Dubendorf. Enfin, tout en donnant une vue de l'embarquement pour la descente du Rhône de Genève à Marseille, des pontonniers bernois, la « Patrie Suisse » rappelle avec à propos l'expédition historique des argonautes zurichois, descendant jadis par eau de Zurich à Strasbourg. Un reportage de N. Jeamonod, sur la fabrication des pâtes alimentaires, des nouvelles, une page gaie complètent ce riche numéro.